



POUR elle

LORETTA
CHASE

LES CARSINGTON-1

Irrésistible
MIRABEL

AVENTURES & PASSIONS

Loretta Chase

C'est la reine incontestée de la romance de type Régence dans les pays anglophones, notamment avec le fameux *Lord of Scoundrels*, véritable phénomène éditorial, que les Éditions J'ai lu ont l'immense plaisir d'offrir aux lectrices françaises sous le titre *Le prince des débauchés*. Surnommée la Jane Austen des temps modernes, Loretta Chase, passionnée d'Histoire, situe ses récits au début du XIX^e siècle. Elle a renouvelé la romance avec des héroïnes déterminées et des héros forts, à la psychologie fouillée. Style alerte, plein d'humour, elle sait analyser avec finesse les profondeurs de l'âme et de la passion. Elle a remporté deux Rita Awards.

Irrésistible Mirabel

LORETTA
CHASE

LES CARSINGTON - 1

Irrésistible
Mirabel

ROMAN

*Traduit de l'américain
par Viviane Ascaïn*



Titre original
MISS WONDERFUL

Éditeur original
A Berkley Sensation Book, published by arrangement
with the author

© Loretta Chekani, 2004

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2009

Prologue

Londres, fin de l'automne 1817

L'Honorable Édouard Jules Carsington, comte de Hargate, avait cinq fils, autrement dit trois de plus qu'il n'était nécessaire. Puisque la providence, avec l'aide de sa femme, l'avait gratifié d'un héritier en bonne santé et d'un mâle de secours tout aussi sain et vigoureux, il aurait préféré que ses trois autres rejetons appartiennent au beau sexe.

Contrairement à la plupart de ses pairs, Sa Seigneurie était dotée d'un grand sens de l'économie et répugnait profondément à faire des dettes. Or, comme nul ne l'ignore, les jeunes gens, et particulièrement ceux de l'aristocratie, coûtaient des fortunes.

L'éducation des filles de la bonne société pouvait parfaitement être assurée à la maison, tandis que les garçons devaient étudier dans des collèges de renom, puis dans de prestigieuses universités.

Quand elles grandissaient, les jeunes personnes bien élevées n'allaient pas faire les quatre cents coups, et leur père n'était pas obligé de dépenser des sommes astronomiques pour les sortir de situations fâcheuses. Les jeunes gens n'étaient bons qu'à cela, et il n'y avait aucun moyen de les en empêcher, à moins de les mettre en cage, ce qui était peu pratique.

Ce précepte s'appliquait en tout cas parfaitement aux cinq fils du comte, qui avait hérité de leurs parents un physique avantageux, une vitalité prodigieuse et un caractère bien trempé, et qui tenaient d'on ne savait qui le don de s'attirer des ennuis inextricables avec une régularité d'horloge.

Les filles présentaient en outre l'avantage inestimable de pouvoir être mariées jeunes pour un coût modique, et de vivre ensuite, et ce jusqu'à la fin de leurs jours, sous la responsabilité de leur époux.

Tandis que les garçons ! Leur noble père n'avait que deux solutions : leur acheter des charges administratives, ecclésiastiques ou militaires fort dispendieuses, ou les marier à de riches héritières.

Au cours des cinq dernières années, les deux aînés de lord Hargate avaient fait leur devoir sur le plan matrimonial, ce qui laissait au comte la liberté de se consacrer à l'énergumène de vingt-neuf ans qui s'ingéniait à éprouver la patience de ses parents, à savoir son troisième fils, l'Honorable Alistair Carsington.

L'intéressé se rappelait d'ailleurs quotidiennement au bon souvenir de ses géniteurs sous la forme de factures diverses et variées.

— Avec ce qu'il dépense chez le tailleur, le bottier, le chapelier et le gantier, sans parler de la blanchisserie, des vins, des alcools, des pâtisseries, des confiseries et des restaurants, je pourrais entretenir la moitié de la flotte anglaise ! gémit Sa Seigneurie en grimpant dans le lit conjugal.

Sans être une beauté, et en dépit d'un nez un peu fort, la comtesse, une femme élancée aux yeux noirs pétillants d'intelligence, avait grande allure. Deux de ses fils avaient d'ailleurs hérité de son abondante chevelure brune, de son air volontaire et de son port de reine.

Celui qui préoccupait tant ses parents tenait plutôt de son père. Il possédait sa haute taille, sa silhouette mince, son profil aquilin, les mêmes yeux pailletés d'or et la même voix profonde qui se muait en gronde-

ment lorsqu'une émotion les agitait, ce qui était actuellement le cas de lord Hargate.

— Il faut mettre un terme à toutes ses frasques, Ned, supplia lady Hargate en posant le livre qu'elle lisait. Je te l'ai déjà dit, si Alistair attache tellement d'importance à sa toilette, c'est pour faire oublier qu'il boite. Je t'avais demandé d'être patient quand il est revenu de France, mais cela remonte maintenant à plus de deux ans, et loin de s'amender, il ne s'intéresse à rien, hormis ses toilettes et ses sorties.

— Il ne se passe pas un jour sans qu'il s'attire de nouveaux ennuis, en général avec une femme, grommela son mari.

— Il faut absolument faire quelque chose !

— Je suis bien de ton avis, mais je ne vois vraiment pas quoi !

— Allons donc ! Tu es venu à bout des enfants royaux et des députés de la Chambre des communes, il n'y a pas de raison que tu n'y parviennes pas avec ton fils ! Mais je t'en supplie, fais vite !

Une semaine plus tard, sous l'œil attentif de l'auteur de ses jours, Alistair Carsington avait entre les mains un volumineux registre intitulé *Méfais et frasques divers*, qui dressait l'inventaire des susdits, ainsi que leur coût détaillé.

La liste n'en était pas si longue, après tout, mais le jeune homme avait conscience que leur degré d'excentricité, la qualité des personnes mises en cause et les frais entraînés dépassaient de beaucoup les normes en vigueur, même pour des parents beaucoup plus libéraux que les siens.

Il n'avait qu'un seul argument pour sa défense : il tombait amoureux rapidement, éperdument, et toujours pour le pire.

Tout avait commencé avec Clara, la blonde fille du portier d'Eton. Il avait à peine quatorze ans à l'époque, et il la suivait comme un petit chien, dépensant tout

son argent de poche pour lui offrir bonbons et friandises, jusqu'à ce qu'un triste jour, un rival jaloux ne lui cherche noise.

Les quolibets avaient cédé la place aux insultes, et les deux prétendants en étaient venus aux mains. La bagarre avait attiré des spectateurs, lesquels n'avaient pas tardé à prendre parti pour l'un ou pour l'autre, et à défendre vigoureusement leur champion. Il en était résulté deux nez cassés, six dents en moins, une fracture légère ainsi que des dégâts matériels.

Clara avait fondu en larmes devant l'état pitoyable du rival d'Alistair, un garçon du village. Elle avait traité le collégien de brute. Il était sur le point d'être renvoyé d'Eton et poursuivi pour coups et blessures, bagarre sur la voie publique et destruction de biens communaux, mais il s'en moquait : il avait le cœur brisé. L'intervention de lord Hargate s'était révélée aussi délicate que nécessaire, et particulièrement onéreuse.

À seize ans, pendant les vacances d'été, il avait rencontré Verena, qui lisait en cachette des romans torrides pour oublier la piété rigoureuse de ses parents. Ils échangeaient en secret des déclarations aussi passionnées que furtives. Une nuit, comme convenu, il s'était glissé dans son jardin et avait lancé des cailloux contre la fenêtre de sa chambre. Mais au lieu de se cantonner comme prévu au rôle de Juliette dans la scène du balcon, la belle était descendue le rejoindre en s'aidant de ses draps noués.

Elle ne pouvait demeurer plus longtemps claquemurée chez ses parents telle une prisonnière au fond d'un cachot, lui avait-elle expliqué, et avait décidé de s'enfuir avec lui. Alistair n'était pas homme à hésiter. Quand il s'agissait de secourir une demoiselle en détresse, il ne s'embarrassait pas de questions triviales du genre comment trouver un moyen de transport, de quoi se nourrir ou se loger !

Ils n'avaient pas dépassé la commune voisine lorsqu'on les rattrapa. Les parents de la demoiselle étaient déterminés à porter plainte contre Alistair pour enlè-

vement et à le faire déporter aux colonies. Quand il les eut calmés, lord Hargate expliqua à son fils l'utilité des dames de petite vertu et le pria de ne plus jamais s'approcher des jeunes filles de bonne famille.

Il venait de fêter ses dix-sept ans lorsque Kitty entra dans sa vie. Elle était apprentie dans un atelier de couture et possédait d'immenses yeux d'azur. Ce fut elle qui l'initia aux subtilités de la toilette féminine, et lorsqu'une cliente de haute extraction fit renvoyer pour insolence sa cousette bien-aimée, le sang du jeune homme ne fit qu'un tour. Il publia un pamphlet pour dénoncer cette injustice, après quoi la dame porta plainte pour diffamation. Une fois de plus, lord Hargate dut faire le nécessaire.

Alistair avait à peine dix-neuf ans quand il s'amouracha de Gemma, une modiste très en vue. Ils faisaient route vers une romantique retraite campagnarde pour abriter leur idylle lorsque des policiers arrêtaient leur voiture. Ils fouillèrent les bagages de la jeune femme, y dénichèrent les colifichets qu'ils recherchaient et qui avaient été volés chez des dames de la haute société.

L'intéressée protesta, affirmant que des rivales jalouses les avaient placés dans ses affaires pour l'incriminer. Alistair ne mit pas un instant sa parole en doute. Ses discours enflammés sur l'incompétence de la police et la corruption des autorités attirèrent la foule, qui devint vite houleuse. Lesdites autorités invoquèrent un trouble manifeste à l'ordre public pour l'incarcérer avec sa dulcinée aux doigts agiles. Cette fois encore, lord Hargate accourut pour extraire son fils d'une geôle malodorante remplie d'ivrognes et de tire-laine.

À vingt et un ans révolus, il fit la connaissance d'Aimée, une danseuse de ballet française qui transforma son modeste logement de célibataire en un lieu de rencontre à la mode, très prisé dans le demi-monde londonien. Comme les goûts de la jeune femme rivalisaient en somptuosité avec ceux de la défunte

Marie-Antoinette et qu'Alistair ne pouvait rien lui refuser, il se retrouva vite assiégé par les créanciers.

Le comte lui évita la prison pour dettes en s'acquittant d'une somme astronomique, puis il se hâta de trouver pour Aimée un engagement dans une troupe qui partait en tournée au fin fond de la Russie. Il expliqua ensuite fermement à son fils qu'il était temps de cesser de se donner en spectacle et de fréquenter des femmes respectables.

Alistair jeta donc son dévolu sur lady Thurlow. C'était la première fois qu'il s'intéressait à une femme mariée et il ne lui vint pas à l'esprit que, dans la bonne société, entretenir ce genre de liaison demande de la discrétion afin de préserver la réputation de la dame et d'épargner au mari les désagréments d'un duel. Étant incapable de dissimuler ses sentiments, l'objet de sa flamme dut mettre fin à leur histoire avant même qu'elle ait commencé.

Malheureusement, un domestique indélicat avait volé des lettres passionnées d'Alistair à sa bien-aimée et menaçait de les publier. Le jeune homme, qui était dans l'incapacité de payer l'énorme somme exigée par le maître chanteur pour sauver lady Thurlow du scandale et des foudres de son époux, fut comme d'habitude contraint de faire appel à l'auteur de ses jours.

Sa famille reprit espoir quand Alistair atteignit ses vingt-sept ans. Lors d'un bal de nouvel an, on lui présenta la ravissante Judith Gilford, fille unique d'un riche négociant fraîchement ennobli. Il élimina sans peine les soupirants qui se pressaient autour d'elle, et fin février, on annonçait leurs fiançailles.

L'enfer commença dès le mois de mars.

Si Judith était charmante en public, en privé, elle manifestait une propension à la bouderie et avait la fâcheuse manie de jeter à la tête de son prochain tout ce qui lui tombait sous la main dès qu'on ne faisait pas ses quatre volontés. Elle devait constamment se trouver au centre de l'attention, manifestait une sus-

ceptibilité ombrageuse, se montrait vindicative envers sa famille et ses amis, méprisante envers les domestiques, et devenait hystérique si l'on essayait de la raisonner.

À la fin mars, Alistair, conscient qu'un gentleman ne pouvait décemment pas rompre ses fiançailles, touchait le fond du désespoir. Et comme Judith n'avait aucune raison de renoncer au mariage, il en conclut qu'il ne lui restait plus que deux solutions : se noyer dans la Tamise ou se faire assassiner par des malandrins. Une nuit qu'il parcourait un quartier mal famé dans l'espoir d'y trouver une mort violente et salvatrice, il fit la connaissance d'une fille de joie aux formes voluptueuses nommée Hélène.

Il en tomba aussitôt follement amoureux, et, comme il était toujours aussi peu discret, la nouvelle de leurs amours parvint aux oreilles de Judith qui lui fit en public une scène épouvantable en le menaçant d'un procès. Les amateurs de scandales adorèrent. Pas lord Hargate.

Avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, le jeune homme se retrouva à bord d'un bateau en partance pour le continent, où il débarqua juste à temps pour prendre part à la bataille de Waterloo.

La liste des *Méfaits et frasques divers* s'arrêtait là.

Reposant le document sur le bureau derrière lequel son père était assis, Alistair observa avec une désinvolture qu'il était loin d'éprouver :

— Je ne t'ai causé aucun ennui depuis le printemps 1815, j'espère que tu l'as remarqué !

— Tu t'es tenu tranquille parce que nous t'avons gardé à l'œil, ta mère et moi ! rétorqua sèchement lord Hargate. Mais pendant ce temps, nous recevons des factures par charretées entières. Je me demande ce qui est pire. Avec l'argent que tu dépenses pour tes gilets, tu pourrais entretenir un harem de courtisanes.

Alistair ne lui donnait pas tort. Il avait toujours attaché beaucoup d'importance à sa toilette, et main-

tenant plus que jamais. Peut-être pour s'occuper l'esprit, ne pas penser à certaines choses désagréables. Au 15 juin 1815, par exemple...

De Waterloo, il n'avait gardé aucun souvenir, comme s'il avait été frappé d'amnésie pendant toute la durée de la bataille. Bien entendu, il n'en avait jamais parlé à personne et dissimulait soigneusement sa détresse, tout comme il feignait de ne pas remarquer le respect et la pitié qu'on lui témoignait depuis son retour.

S'empressant de chasser ces sombres pensées, il fronça les sourcils en remarquant un fil sur sa manche. Il faillit l'enlever, se retint. Son père aurait pris son geste pour un signe de nervosité. Il commençait d'ailleurs à transpirer, mais cela ne se voyait pas encore.

— Je déteste parler d'argent, c'est extrêmement vulgaire, reprit lord Hargate. Malheureusement, il n'est plus possible d'éviter le sujet. Continue ainsi, et tes jeunes frères seront dépouillés.

— Mes frères ? répéta Alistair. Qu'est-ce que...

Il s'interrompt. Le comte affichait un demi-sourire qui ne présageait rien de bon.

— Laisse-moi t'expliquer, dit-il.

— Il m'a donné jusqu'au 1^{er} mai, tu te rends compte ? dit Alistair à lord Douglas Gordmor.

Un seul regard avait suffi à son compagnon d'armes, qui était en train de s'habiller, pour comprendre que les préoccupations de son visiteur réclamaient un peu d'intimité. Il avait donc renvoyé son valet de chambre et, une fois seuls, son ami avait entrepris de lui narrer sa conversation avec le comte.

— Ton père est un mystère pour moi, avoua lord Gordmor en nouant sa cravate avec une maestria peu commune chez un homme de sa condition.

— Il m'a positivement ordonné d'épouser une riche héritière, tu imagines ? Après le désastre avec Judith ?

— Il doit bien exister en Angleterre une jeune fille à marier dotée d'une fortune conséquente et d'un heureux caractère, remarqua placidement Douglas qui, en son temps, avait mis en garde son ami contre les caprices et l'égoïsme d'une fille unique.

— Cela n'y changera rien, rétorqua sombrement Alistair. Je n'ai aucune envie de me marier avant quarante-cinq, ou même cinquante-cinq ans. Je risque de faire de nouveau un choix catastrophique qu'il me faudra ensuite supporter jusqu'à la fin de mes jours.

— Tu n'as pas eu de chance avec les femmes, voilà tout.

— Non, c'est dans ma nature. Je m'enflamme comme de l'amadou, et toujours pour la mauvaise personne. D'où des catastrophes en série. Mon père aurait tout intérêt à me dénicher lui-même cette riche héritière. Il a certainement meilleur jugement que moi.

Il n'empêche, cela lui restait sur le cœur. Il n'avait rien à apporter au ménage. Dépendre financièrement de ses parents lui avait toujours été pénible, alors dépendre d'une épouse... Nombre de jeunes aristocrates de ses relations avaient épousé la fortune de celle qui portait désormais leur nom, et on jugeait cela normal, mais quant à lui, cette seule idée le révoltait.

— Si seulement il m'avait laissé poursuivre une carrière dans l'armée, soupira-t-il.

— Il s'est peut-être dit, comme plusieurs d'entre nous, que tu avais épuisé ta part de chance à Waterloo. Franchement, je suis heureux qu'il t'ait empêché de te réengager.

Alistair n'avait gardé aucun souvenir de cette journée et de cette nuit d'horreur, mais s'il était revenu vivant de la campagne de France, c'était apparemment un miracle. On lui avait expliqué qu'il avait tué trois chevaux sous lui, qu'un détachement anglais lui était passé sur le corps, que deux de ses camarades étaient tombés morts sur son corps lardé de coups de

sabre et que des pillards l'avaient détroussé. Quand Gordmor l'avait exhumé d'un amas de cadavres, il ne valait guère mieux qu'eux.

Il avait reconstitué les événements grâce aux anecdotes de ses compagnons, mais il se demandait si ces récits n'étaient pas exagérés. Son vieux camarade Douglas se doutait certainement que quelque chose ne tournait pas rond dans son pauvre cerveau, mais il était trop bien élevé pour y faire la moindre allusion.

— Si mon père m'avait autorisé à servir mon roi et mon pays, insista-t-il, il n'en serait pas à me reprocher de ne rien faire de ma vie.

— Un homme du monde se doit de rester oisif, objecta Douglas.

— Pas moi ! Plus maintenant, en tout cas. Il faut que je trouve le moyen de gagner ma vie avant le 1^{er} mai prochain.

— Cela te laisse six mois, calcula son ami. Cela me paraît suffisant.

— Je n'ai pas le choix. Si je n'ai pas une solution d'ici là, il ne me restera plus qu'à épouser une héritière. Sinon, ce sont mes deux petits frères qui trinqueront.

Cette menace avait été le coup de grâce que lui réservait lord Hargate.

À la mort de leur père, le titre de comte, le château, les privilèges, les honneurs et pratiquement toute la fortune familiale reviendraient à Benedict, le frère aîné d'Alistair, comme il était de règle dans l'aristocratie. Cette loi ancestrale avait permis à la noblesse anglaise de garder intactes ses grandes fortunes de génération en génération, mais elle laissait les cadets à la merci du bon vouloir de leur père, puis de leur frère aîné.

Pour épargner ce souci à Benedict, lord Hargate avait pris soin d'acquérir des domaines dont il comptait doter ses autres enfants quand ils s'établiraient. Mais avant de conclure leur conversation, il avait

menacé Alistair de vendre ce qu'il destinait aux deux plus jeunes afin d'éponger ses dettes et de lui constituer un revenu.

— Il n'y a que ton père pour avoir une idée pareille ! observa Gordmor. C'est d'une perversité quasi orientale.

— Tu veux dire que c'est parfaitement machiavélique !

— J'admets qu'être le fils d'un tel homme ne doit pas être de tout repos, mais je ne peux m'empêcher de l'admirer. C'est un politicien brillant, unanimement respecté, et craint au Parlement. Et il faut bien reconnaître que sa stratégie est imparable. Il a touché ton point faible : ces deux grands dadais que tu continues d'appeler tes « petits frères ».

— Ce n'est pas une question de point faible. Mes frères m'ennuient profondément, mais ce n'est pas une raison pour les dépouiller.

— Tout de même, ton père a réussi à te faire perdre ton calme, ce qui est un véritable exploit. Je me souviens que lorsque le chirurgien a parlé de t'amputer d'une jambe, tu lui as répondu : « Ce serait dommage, nous sommes très attachés l'un à l'autre. » J'étais dans tous mes états et toi, qui étais presque mourant, tu étais aussi calme que le duc de Fer lui-même !

La comparaison parut absurde à Alistair. Le duc de Wellington avait conduit ses troupes de victoire en victoire tandis que lui n'avait fait que serrer les dents jusqu'à ce qu'on vienne le secourir.

Et s'il avait montré tant de sang-froid, pourquoi la bataille s'était-elle effacée de sa mémoire ? Pourquoi ses souvenirs le fuyaient-ils obstinément ?

— Tu n'as pas bénéficié du même entraînement que moi, mon vieux, expliqua-t-il à son ami qui, non content de lui sauver la vie, avait également veillé à ce qu'il reste entier. Tu n'as qu'une sœur, tandis que moi, j'ai dû me défendre contre deux aînés qui m'ont martyrisé dès que j'ai commencé à marcher.

— Ma sœur a d'autres moyens de torture, tout aussi efficaces, assura Douglas en inspectant son reflet dans le miroir.

Il était un peu moins grand qu'Alistair, et légèrement plus trapu, mais il avait de beaux cheveux blonds et des traits réguliers. Pourtant, à son grand désespoir, il se trouvait toujours un peu falot comparé à son ami.

— Mon tailleur a beau se surpasser, je n'aurai jamais ton élégance, soupira-t-il avec résignation.

— Les blessures de guerre sont à la mode, que veux-tu, et boiter me rend intéressant.

— Cela n'a rien à voir ! Tu as de l'allure même en boitant.

— Quitte à boiter, autant le faire avec panache ! En tout cas, sans toi, je serais aussi raide qu'un gisant, à l'heure qu'il est.

— Tu serais mangé par les vers. En voilà qui ne sont pas oisifs ! sourit Gordmor en ouvrant un coffret à liqueurs.

— Je croyais que nous sortions, s'étonna Alistair.

— Dans un instant. Il faut d'abord que je te parle d'un canal.

Derbyshire, lundi 16 février 1818

Mirabel Oldridge quitta les écuries et s'engagea dans l'allée gravillonnée qui menait au château. Elle pénétrait dans le jardin lorsqu'elle vit Joseph sortir en courant du potager.

La jeune femme avait fêté récemment son trente et unième anniversaire, mais personne ne l'aurait deviné, surtout en cet instant. Avec sa chevelure blond vénitien étincelant au soleil, son teint de pêche rosi par le vent et ses yeux d'azur brillant d'excitation, elle en paraissait vingt à peine.

Cela ne l'empêchait pas d'exercer le rôle de chef de famille, et c'était vers elle, et non vers son père, que se tournait toute la domesticité lorsque surgissait un problème. Sans doute parce que la cause de ces problèmes était la plupart du temps M. Oldridge père.

L'agitation du valet de pied suffisait du reste à annoncer un ennui.

— Mademoiselle! Il y a un gentleman qui demande votre père! Il dit qu'il a rendez-vous, expliqua Joseph hors d'haleine. Et M. Benton dit que c'est vrai! L'agenda de M. Oldridge était ouvert sur son bureau, et il a vu le rendez-vous inscrit de sa main!

Si le majordome le disait, cela devait être vrai, si incroyable que cela paraisse. En effet, M. Oldridge n'avait jamais rendez-vous avec qui que ce soit. Quand

les voisins voulaient lui rendre visite, ils s'adressaient à sa fille. Et pour tout ce qui était affaires au régisseur, Higgins, ou à Mirabel elle-même, qui prenait les décisions en dernier ressort.

— Ce gentleman ne peut pas s'adresser à Higgins à la place ?

— M. Benton dit que c'est impossible, mademoiselle, que le visiteur est une personne trop importante pour Higgins. Il s'agit d'un M. Carsington. Son père est comte de... un nom en « gate »...

— Carsington ? C'est le nom de famille du comte de Hargate, il me semble, mais nous ne les connaissons pas personnellement.

— C'est cela, mademoiselle ! C'est le nom qu'a dit M. Benton, et que ce monsieur était un héros de Waterloo, et c'est pour ça qu'il fallait le faire entrer dans le grand salon et qu'on ne pouvait pas le laisser moisir là, sauf votre respect !

Mirabel jeta un regard consterné à sa tenue. La matinee ayant été entrecoupée d'averses, ses bottines et le bas de sa robe étaient tout crottés, son chignon à demi défait, et elle n'osait songer à l'état de son chapeau.

La courtoisie lui interdisait d'accueillir un hôte de marque ainsi vêtue, mais le héros de la campagne de France attendait depuis trop longtemps déjà, et elle n'avait pas le temps d'aller se changer.

Elle releva donc le bas de sa jupe pour éviter de la salir davantage et se dirigea d'un pas vif vers le manoir.

Alistair n'éprouvait aucune attirance pour la campagne en général et pour le Derbyshire en particulier. Il aimait la civilisation, c'est-à-dire Londres, or, Oldridge Hall était situé dans un coin du comté particulièrement reculé, dont Gordmor lui avait brossé un portrait absolument rebutant.

— Personne n'y va jamais, à part une poignée d'originaux en quête de pittoresque et quelques hypocon-

driaques qui viennent s'asperger d'eaux sulfureuses. Les routes sont épouvantables, et il n'y a rien d'autre à faire que de s'extasier devant le paysage, les vaches, les moutons et les torrents avec deux ou trois vieillards cacochymes.

Et en plein mois de février, alors qu'une bise glaciale ravageait un paysage désolé, on n'avait même pas cette ressource.

Mais le projet de Douglas, et donc la visite d'Alistair, ne pouvait attendre le retour des beaux jours.

Oldridge Hall était un joli manoir Renaissance, considérablement remanié et agrandi au cours des siècles, qui n'avait qu'un seul défaut, celui d'être situé tout au bout de ce que les autochtones appelaient « une charmante petite route », autrement dit une espèce de piste sinueuse truffée de nids-de-poule.

Alistair pensait que la description de l'état des routes que lui avait faite Gordmor était exagérée. En fait, son ami était très en dessous de la vérité. Les voies de communication étaient effectivement déplorables, et un canal s'avérait indispensable.

Après avoir admiré tous les tableaux et bibelots du salon et s'être plongé dans un examen approfondi des motifs du tapis, Alistair s'approcha d'une des grandes portes-fenêtres. Elle donnait sur une terrasse et des jardins sans doute luxuriants en été et, au-delà, un moutonnement de collines et de vallons boisés. Mais il n'accorda pas un regard au paysage.

Il ne vit que la jeune fille.

Les jupes relevées, le chapeau de travers, sa chevelure cuivrée en désordre, elle grimpait quatre à quatre les marches de la terrasse. Elle la traversa en courant, et il eut tout juste le temps d'apercevoir une cheville ravissante avant qu'elle ne laisse retomber ses jupes.

Il ouvrit la porte-fenêtre, et elle s'engouffra comme une tornade dans le salon.

Elle lui sourit, et il eut l'impression de perdre pied.

Ses yeux avaient la profondeur d'un lac et, l'espace d'un instant, il lui sembla que ce visage était au

commencement et à la fin de toute chose. Il en oublia jusqu'à son nom.

Elle le connaissait déjà, fort heureusement.

— Monsieur Carsington ? fit-elle d'une voix légèrement essoufflée. Je suis Mirabel Oldridge.

Mirabel ! La merveilleuse, en latin ! Comme ce prénom lui allait bien !

Il se reprit juste à temps, Dieu merci. Ce n'était pas le moment de se perdre dans des considérations poétiques. Il était ici pour affaires, pas pour conter fleurette, il ne devait pas l'oublier. Il ne pouvait se permettre, ne serait-ce que quelques secondes, d'admirer le teint le plus lumineux, le sourire le plus chaleureux du monde...

Il fallait qu'il arrête immédiatement !

S'il provoquait une nouvelle catastrophe, il ne serait plus seul à en pâtir cette fois. Ses frères en paieraient les conséquences, leur avenir serait compromis et Douglas, sans être complètement ruiné, connaîtrait de grandes difficultés financières. Il devait non seulement aider l'ami qui lui avait sauvé la vie, mais aussi se montrer digne de la confiance qu'il lui témoignait en menant à bien cette affaire.

Et il devait avant tout prouver à lord Hargate que son troisième fils n'était pas un bon à rien.

S'efforçant d'afficher un visage impassible, il s'inclina en murmurant la formule de politesse appropriée.

— Je sais que vous souhaitiez voir mon père et qu'il vous avait donné rendez-vous, commença la jeune fille.

— J' imagine qu'il a été retenu ailleurs.

— En effet. J'envisage parfois de faire graver sur sa tombe l'épithaphe suivante : *À mon père bien-aimé, Sylvestre Oldridge, retenu ailleurs.* Pour une fois, ce serait réellement le cas.

— J'en conclus donc que son absence est temporaire et non définitive.

— Comme à son habitude, rétorqua-t-elle, et elle entreprit de dénouer les rubans de son chapeau. Si

vous étiez un insecte, ou une nouvelle variété de lichen, il voudrait connaître le moindre détail vous concernant, tandis que vous pourriez être le prince de Galles en personne qu'il se trouverait « retenu ailleurs » au moment de votre entrevue.

Les sentiments contradictoires qui agitaient Alistair l'empêchèrent de comprendre ce qu'impliquaient les paroles de son interlocutrice, mais les détails de sa toilette le ramenèrent sur terre.

Son costume d'amazone était de bonne qualité, mais la coupe en était outrageusement démodée et la couleur ne convenait pas du tout à son teint. Quant à son chapeau, il venait visiblement du meilleur faiseur, mais sa grand-mère avait dû porter le même.

Comment une femme de son rang pouvait-elle faire montre d'aussi peu de goût et dédaigner ainsi la mode ? Alistair en restait confondu.

— Je vous prie donc de bien vouloir excuser l'absence de mon père et de ne pas vous en offenser, reprit-elle en s'acharnant sur les rubans de son chapeau, qui semblaient vouloir lui résister

— Permettez-moi de vous aider, mademoiselle Oldridge, suggéra-t-il.

— C'est inutile, je vous remercie.

— Vous ne pouvez pas voir ce que vous faites, insista-t-il en avançant la main. Voulez-vous lever un peu la tête ?

Elle s'exécuta avec raideur, tout en prenant soin de baisser les yeux pour éviter de croiser les siens. Ses cils étaient longs, remarqua-t-il, et beaucoup plus foncés que sa chevelure. Tandis qu'il se penchait, un parfum délicat, pratiquement imperceptible, lui chatouilla les narines. Le parfum inimitable de la Femme !

Il s'évertua héroïquement à ignorer les battements de son cœur et à maîtriser sa respiration. Mais les rubans humides étaient très serrés et, malgré ses efforts, le nœud se montrait récalcitrant. Son pouls s'accéléra quand il sentit sur son visage le souffle léger de son hôtesse.

— La situation me semble désespérée, et le recours à la chirurgie m'apparaît nécessaire, déclara-t-il finalement.

Il aurait pu lui conseiller d'envoyer chercher sa femme de chambre, mais il était trop distrait par sa bouche, qu'encadraient deux ravissantes fossettes.

— Fort bien ! Arrachez-les ou coupez-les, ce qui est le plus rapide, décréta-t-elle. Ce chapeau ne mérite pas tant d'embarras.

Sans se faire prier, Alistair sortit son couteau de poche et trancha les rubans. Il aurait volontiers piétiné le chapeau avant de le jeter au feu, et cloué la modiste au pilori pour lui apprendre à fabriquer des couvre-chefs aussi ridicules, mais il jugea préférable de le poser délicatement sur une commode, ce qui lui permit de mettre entre Mirabel et lui une distance plus convenable.

— Voilà qui est parfait ! s'écria la jeune fille en lui adressant un sourire radieux. Je commençais à craindre de devoir porter ce chapeau jusqu'à la fin de mes jours.

— Je ne l'aurais pas permis, mademoiselle.

— Je vous présente mes excuses, poursuivit Mirabel. Vous avez eu suffisamment de tracas en faisant tout ce chemin pour rien. D'où venez-vous, à propos ?

— De Matlock Bath. Ce n'est pas si loin, ne vous inquiétez pas. Je reviendrai un autre jour, à la convenance de votre père.

Avec un peu de chance, peut-être serait-elle « retenue ailleurs » ce jour-là. Ce serait préférable pour lui, en tout cas.

— Vous risqueriez de faire de nouveau le voyage pour rien. Même si mon père était à la maison pour vous recevoir, il ne serait pas vraiment avec vous, si vous voyez ce que je veux dire.

Non. Il ne voyait pas du tout, malgré des efforts méritoires, mais l'entrée de deux valets chargés de plateaux débordant de nourriture en quantité suffisante pour un régiment l'empêcha de demander des précisions.

— Voulez-vous vous restaurer un peu pendant que je me rends présentable ? proposa Mirabel. Puisque vous avez pris la peine de venir jusqu'ici, autant m'expliquer le but de votre visite. Peut-être pourrai-je vous aider.

Alistair était, quant à lui, persuadé qu'elle ne pouvait l'aider, mais qu'elle était en revanche tout à fait capable de provoquer sa perte. Un seul de ses sourires représentait un danger mortel. Plus jamais il ne devait se retrouver seul avec elle, pas un instant !

— Il n'y a rien d'urgent, je vous assure ! Je peux parfaitement revenir un autre jour. Je compte rester dans la région quelque temps.

Aussi longtemps que nécessaire. Il s'était engagé à régler cette affaire, et il n'était pas question de rentrer à Londres bredouille.

— Cela ne changera rien. Même si vous ligotiez mon père sur une chaise, il n'écouterait pas un mot de ce que vous lui raconteriez, à moins, bien sûr, que vous ne lui parliez de plantes, de mousses ou de lichens.

— Je vous demande pardon ?

— Vous vous intéressez peut-être à la botanique ? Je sais que vous avez été militaire, mais cela ne vous empêche pas d'avoir une autre occupation dans le civil. Êtes-vous botaniste ?

— Pas le moins du monde.

— Alors, il ne vous écoutera pas, conclut-elle en se dirigeant vers la porte.

— Mademoiselle Oldridge, j'ai ici une lettre de votre père dans laquelle il exprime clairement son intérêt pour mon projet et ses implications économiques, s'entêta Alistair, qui commençait à regretter de ne pas l'avoir laissée s'étrangler avec les rubans de son chapeau. J'ai du mal à croire que l'auteur de ces lignes refuse de m'écouter.

— Mon père vous a écrit ?

— Il m'a répondu par retour du courrier.

— Vous avez mentionné un projet, reprit-elle après un instant de réflexion. Mais il ne s'agit pas de botanique.

— Non, il s'agit de travaux publics. Du percement d'une voie d'eau.

— Le canal de lord Gordmor, j'imagine, murmura-t-elle en pâlisant un peu.

— Vous en avez entendu parler ?

— Comme tout le monde.

— En fait, il semble y avoir un regrettable malentendu sur les intentions de lord Gordmor.

— Un malentendu ? répéta-t-elle.

— C'est justement pour dissiper toute ambiguïté que je suis ici, expliqua Alistair, conscient d'une baisse considérable de la température ambiante. Lord Gordmor est actuellement souffrant, mais en tant qu'associé, je connais le projet dans ses moindres détails et suis parfaitement à même de dissiper les appréhensions de monsieur votre père.

— Si vous croyez qu'il s'agit de simples appréhensions, vous vous trompez. Nous sommes – et quand je dis « nous », je veux dire tous les propriétaires terriens de la région –, nous sommes tous farouchement opposés au percement de ce canal.

— Sans vouloir vous manquer de respect, mademoiselle, je pense que vous avez été mal informée sur ce projet. Je suis certain que ces messieurs de Longledge Hill, dans un souci d'objectivité, me permettront de corriger et de clarifier ces questions. Et puisque monsieur votre père est, et de loin, le plus important propriétaire des environs, c'est à lui que j'ai voulu m'adresser en premier. Je sais que son soutien sera un atout précieux auprès de ses voisins.

— Eh bien, si vous y tenez tant, nous allons partir à sa recherche, concéda la jeune fille avec un petit sourire en coin qui rappela désagréablement à Alistair son propre père. Mais peut-être aurez-vous la bonté de m'accorder d'abord quelques minutes pour passer des vêtements propres et secs.

Alistair rougit jusqu'à la racine des cheveux. Le sourire radieux, le teint éclatant et le parfum troublant de son hôtesse lui avaient fait une telle impression qu'il en avait oublié la galanterie la plus élémentaire et l'avait laissée se morfondre dans ses habits trempés. La malheureuse devait le maudire !

Son esprit s'égara à imaginer tous les boutons, toutes les agrafes, tous les lacets qu'il lui faudrait défaire, et son sang commença à bouillonner dans ses veines.

Se ressaisissant en hâte, il s'efforça de penser à autre chose, à des canaux, à des mines de charbon ou à des machines à vapeur, et s'excusa de son manque de considération.

Elle lui assura froidement qu'elle ne lui en voulait pas, lui proposa de se servir à sa guise et s'éclipsa, avec aux lèvres ce demi-sourire qui ne lui disait rien qui vaille.

Les serres où Mlle Oldridge, maintenant vêtue d'une robe propre, mais tout aussi peu seyante que la précédente, le conduisit auraient pu rivaliser avec celles du prince régent. Mais à Carlton House, on cultivait des plantes d'ornement destinées aux jardins princiers, tandis que M. Oldridge entretenait un véritable musée végétal.

Chaque spécimen était soigneusement étiqueté, avec une profusion de notes et de références aux autres plantes. Ici ou là, un cahier contenant des annotations en latin, où Alistair reconnut l'écriture du maître des lieux, gisait ouvert dans la terre humide.

L'auteur de ces lignes demeurait cependant invisible. Il en fut de même dans les jardins d'agrément et dans les potagers. Un jardinier leur apprit qu'il était parti étudier des lichens, et qu'ils le trouveraient vraisemblablement à Abraham Heights, tout en haut du parc.

Alistair savait qu'Abraham Heights dominait Matlock Bath. Si jamais il n'avait pas remarqué la colline au relief déchiqueté couverte de bois touffus qui

s'élançait juste derrière l'auberge où il était descendu, un nombre incalculable de flèches, de panneaux et de pancartes l'y aurait contraint.

Découvrir qu'il avait parcouru tant de kilomètres sur cette route exécrable pour voir un homme qui était à deux pas du village qu'il venait de quitter lui fut un choc.

Il se tourna vers Mlle Oldridge, dont le regard se perdait au loin, en se demandant ce qu'elle pouvait bien en penser.

— Le hobby de monsieur votre père doit être une véritable passion, commenta-t-il. Peu de gens iraient gravir une éminence aussi escarpée en cette saison. Les lichens n'entrent donc pas en hibernation comme les autres plantes ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous ne partagez pas son goût des plantes ? questionna-t-il en clopinant derrière elle, car l'humidité qui montait du sol détrempé se faisait cruellement sentir dans sa jambe.

— Sa passion dépasse mon entendement, et je suis totalement ignare en botanique. Je m'imaginais naïvement qu'il avait suffisamment de plantes et de lichens à sa disposition sur ses terres pour qu'il n'ait pas besoin d'aller escalader cette colline. Cela dit, il rentre toujours à temps pour le dîner, et l'exercice lui fait du bien. Ah, tenez, le voici !

Un homme mince, de taille moyenne, bien protégé des intempéries par un épais manteau et un chapeau à large bord, venait de sortir des fourrés et se dirigeait droit sur eux.

L'âge avait éteint le regard et blanchi les cheveux de M. Oldridge, mais la ressemblance avec sa fille n'en était pas moins réelle, même si celle-ci devait tenir la plupart de ses traits, dont son sourire ironique, de sa mère.

Mirabel le présenta à son père, mais le nom d'Alis-tair ne parut pas éveiller le moindre écho chez le vieux botaniste.

— M. Carsington t'a écrit, papa, à propos du projet de canal de lord Gordmor, lui rappela-t-elle. Tu lui avais donné rendez-vous aujourd'hui.

— Tu es sûre? Le canal... Ah, oui! C'est comme cela que Smith a fait sa plus grande découverte. C'est fascinant, proprement fascinant. Il a également trouvé des fossiles très intéressants, tu sais. Eh bien, cher monsieur, j'espère que vous resterez dîner avec nous.

Sur ce, il les planta là et poursuivit son chemin, visiblement pressé d'aller vaquer à ses mystérieuses occupations.

— Il va inspecter ses dernières découvertes, expliqua à mi-voix sa fille, puis il rentrera se changer pour se mettre à table. En hiver, nous dînons tôt. En tout cas, le seul endroit où vous pouvez être certain de trouver mon père, c'est dans la salle à manger, à l'heure du repas. Aussi loin qu'il aille herboriser, il sera toujours là à temps pour manger. Je vous conseille d'accepter son invitation, vous disposerez ainsi de deux grandes heures pour plaider votre cause.

— J'en serais enchanté, mais je ne suis pas en tenue pour dîner à votre table, regretta Alistair.

— Vous êtes plus élégamment vêtu que tous nos invités de ces dix dernières années, assura Mirabel. De toute façon, ce n'est pas mon père qui prêtera attention à votre tenue. Quant à moi, je n'y attache aucune importance.

Dire que Mirabel Oldridge attachait peu d'importance à la toilette était rigoureusement exact. Elle remarquait rarement celle des autres et préférerait qu'ils fassent de même avec la sienne. Elle s'habillait sans recherche pour que les messieurs avec qui elle traitait la prennent au sérieux et l'écoutent au lieu de la regarder.

Pourtant, contrairement à son habitude, elle n'avait pu s'empêcher de remarquer l'élégance d'Alis-

tair Carsington, depuis sa cravate de fin linon nouée avec une négligence parfaitement étudiée jusqu'à ses bottines rutilantes.

Cela l'avait amenée à constater qu'il était également très beau garçon, dans le genre ténébreux, avec sa masse de cheveux bruns ondulés, ses traits anguleux, son profil patricien et ses larges épaules.

Même ses mains étaient élégantes. Elle avait eu tout le temps de les observer pendant qu'il s'acharnait sur les rubans de son chapeau, et elle avait eu beaucoup de mal à maîtriser le trouble qui l'avait saisie.

Bien entendu, elle avait mis ces sensations étranges sur le compte d'une nervosité bien compréhensible, puisqu'il l'avait surprise alors qu'elle n'était pas préparée à sa visite, ce qu'elle détestait par-dessus tout.

D'avoir, par le passé, frôlé la catastrophe l'avait convaincue de se tenir au courant de tout ce qui concernait son père. De cette façon, elle n'était jamais prise au dépourvu et personne ne pouvait profiter des bonnes dispositions ou de la distraction de ce dernier, ni essayer de la manipuler ou de la tromper.

Elle lisait donc tout le courrier paternel et rédigeait les réponses, qu'il n'avait plus qu'à lire et à signer. Et comme elle n'avait ouvert aucune lettre de ce M. Carsington, elle n'avait aucune idée de ce qu'il avait écrit ni de ce que son père lui avait répondu.

Il lui fallait absolument combler cette lacune si elle ne voulait pas se trouver en défaut au cours du dîner.

Elle confia donc sans perdre une minute leur visiteur à un valet de chambre pour qu'il fasse sécher et broser ses vêtements, et lui fournisse tout ce dont il pouvait avoir besoin pour faire un brin de toilette.

Mirabel le regarda cependant s'éloigner en boitillant, et le regretta immédiatement comme son cœur se serrait.

Elle avait déjà vu des soldats blessés beaucoup plus gravement ; elle en avait même soigné. Elle en connaissait d'autres qui s'étaient conduits héroïquement sans recevoir le dixième de l'estime et des

Irésistible MIRABEL

Le comte de Hargate s'arrache les cheveux. Son fils Alistair est un dandy qui, non content d'être toujours célibataire à vingt-neuf ans, dilapide sans vergogne l'argent familial. Pire, c'est un véritable cœur d'artichaut, avec un net penchant pour les grisettes qui se font une joie de le plumer. Excédé, le comte lance un ultimatum à son fils : il a six mois pour trouver une épouse convenable ! C'est-à-dire une riche héritière. C'est là qu'entre en scène Mirabel Oldridge, si étourdissante de beauté qu'Alistair en tombe amoureux au premier regard. Hélas, la réciproque est loin d'être vraie, et Mlle Oldridge ne tarde pas à le considérer comme son ennemi personnel. Décidément, Alistair n'est pas au bout de ses peines...

AVENTURES & PASSIONS

LORETTA CHASE

Reine incontestée de la romance Régence dans les pays anglophones, elle a reçu deux Rita Awards. Après *Le prince des débauchés*, les Éditions J'ai lu vous proposent de découvrir la série des *Carsington*.

ISBN : 978-2-290-00181-3



9 782290 001813

Inédit

Illustration de couverture : montage J'ai lu
d'après Strzechowski / Free © Oredia

www.jailu.com

05-06-07 / 2009

PRIX FRANCE

6,50 €